

des jupons, cela fascine et magnétise comme un ensorcellement.

Il n'y a que les maris qui sont réfractaires et ne subissent pas tout-à-fait le charme quand survient la note du bijoutier.

Que se passe-t-il alors ? Nul ne le sait ; les boudoirs gardent le secret des querelles conjugales. Et la femme, je suppose, laisse passer l'orage et reparait quelques heures après sereine et souriante au bal, sur le Broadway, portant orgueilleusement à ses pieds une partie de la fortune, péniblement gagnée souvent, par le mari.

Autrefois, on faisait mieux que cela encore.

Les femmes, surtout les actrices, faisaient insérer d'énormes diamants dans le talon de leurs souliers.

Avec une parure comme celle-là, les artistes ne pouvaient rester en place et traversaient la scène d'un bout à l'autre, à la moindre provocation, et souvent sans que leur rôle le leur permette, afin que l'assistance put admirer à l'aise les rayonnements qui se projetaient sous leurs pas.

Cléopâtre dans tout son éclat, n'a rien pu inventer de mieux.

Mais vraiment, il est impossible de faire descendre le diamant plus bas.

Nous en avons plus de respect au Canada ; quand les Canadiennes en possèdent assez pour orner leurs doigts, leurs oreilles ou leur cou, elles s'estiment d'heureuses chagardes et ne demandent pas davantage.

* * *

Il se passe d'étranges choses sur notre petite planète.

Voilà qu'un journaliste anglais, a eu l'idée originale d'organiser à Londres un marché d'enfants qui fonctionne depuis quelques mois déjà et qui donne, dit-on, les meilleurs résultats.

Le but de ce marché est de fournir des enfants aux personnes qui veulent en adopter, soit qu'elles aient perdu les leurs, soit qu'elles n'en aient jamais eu.

Voici comme ce digne homme procède :

Il publie dans une revue hebdomadaire, la nomenclature des enfants que leurs parents ne peuvent ou ne veulent élever ; les personnes désireuses d'adopter un garçon ou une fille font leur choix sur cette liste et s'adresse à M. Stead—c'est le nom du journaliste en question—qui, après une minutieuse enquête, fournit à sa clientèle tous les renseignements nécessaires.

Si les renseignements sont bons, les familles sont mises en rapport et le marché se conclut.

C'est par les fruits qu'on juge d'un arbre ; si cette œuvre est féconde en bons résultats, applaudissons-y de tout cœur puisqu'elle donnera du pain et un abri confortable aux chers petits.

* * *

J'offre une primeur à mes lectrices dont elles me sauront gré, j'espère.

C'est le grand succès de la divette parisienne, Yvette Guilbert, *La Glu* telle qu'elle a été chantée par cette artiste lors de sa visite à Montréal.

C'est une véritable primeur, car elle n'a pas encore été imprimée dans aucun journal en Canada, et je sais que plusieurs personnes ont essayé de se la procurer sans pouvoir y réussir.

Toutes les chansons d'Yvette Guilbert ne sont pas nécessairement grivoises ; on pourra même constater que celle-ci contient une leçon et une morale des plus salutaires. Voici :

LA GLU

Y avait un'fois un pau' gas
Et lon lan laire
Et lon lan la !

Y avait un'fois un pau' gas
Qu'aimait celle qui n'aimait pas.

Elle lui dit : Apport'moi demain
Et lon lan laire
Et lon lan la !

Elle lui dit : Apport'moi demain
L'cœur de ta mère pour mon chien.

Va chez sa mère et la tue
Et lon lan laire
Et lon lan la !

Va chez sa mère et la tue
Lui prit le cœur et s'encourut.

Comme il courait, il tomba
Et lon lan laire
Et lon lan la !

Comme il courait, il tomba
Et par terre l'cœur roula.

Et pendant que l'cœur roulait,
Et lon lan laire
Et lon lan la !

Et pendant que l'cœur roulait,
Entendit l'cœur qui parlait.

Et l'cœur disait en pleurant,
Et lon lan laire
Et lon lan la !

Et l'cœur disait en pleurant,
T'es-tu fait mal, mon enfant ?